

Titre : Science en mauvaise herbe

Sous-titre : Le dialogue avec les herbes sauvages en milieu cultivé comme geste scientifique emblématique dans l'anthropocène

Selon Andy Pickering¹, historien des sciences, la permaculture, parfois décriée par les scientifiques pour ses penchants ésotériques², est une représentante parmi les plus avancées de la « soft science »³, dont les caractéristiques sont souvent citées comme celles d'une approche prometteuse pour faire face aux défis globaux du monde contemporain⁴ : partage des savoirs, dialogue avec le vivant plutôt que biocontrôle, in-disciplinarité, reconnaissance de la complexité, pratique reposant sur des valeurs explicites, orientée vers l'action et la construction d'un monde résilient, privilégiant les basses technologies.

Je voudrais prendre le dialogue avec les herbes sauvages en milieu cultivé, un des gestes emblématiques de la permaculture, comme exemple d'un programme de recherche pour la Fabrique des Questions Simples. Il s'inspire de l'écologie, irrigue l'agronomie, transforme les relations sciences sociétés, et tisse des relations avec un imaginaire social et artistique qui bouscule la doxa scientifique. Et sans vouloir tracer de lignes de démarcation morale entre pratiques scientifiques, car je crois à la pluralité des approches⁵, je pense que les ravages écologiques, provoqués par notre mode d'organisation sociale, permises par les avancées technologiques, alimentées par la recherche scientifique, méritent qu'on la bouscule.

On les a d'abord appelées « mauvaises herbes », de la même façon qu'on nommait certains animaux « nuisibles », et qu'en temps de guerre on prête aux ennemis des qualités morales inférieures. Ce lexique témoigne d'un combat qu'a dû mener l'agriculture pour faire sa place. Les paysans, agronomes et chercheurs ont dépensé des trésors d'inventivité et une énergie considérable pour se débarrasser à chaque saison de ces plantes indésirables qui puisent les ressources en espace, eau, en nutriments et en lumière au détriment des cultures.

Aujourd'hui on les nomme plutôt « adventices des cultures », qui a une connotation morale moins évidente mais une étymologie qui révèle la même nature de nos relations : elles sont celles « qui s'ajoutent », « viennent d'ailleurs », « adviennent ». Appellation qu'on pourrait trouver impropre puisque si dans cette lutte entre les cultures et les plantes sauvages dans les champs, quelqu'un mérite l'appellation adventice, ce serait plutôt les cultures, qui viennent d'ailleurs, et s'ajoutent aux plantes spontanées qui poussent simplement et sans aide car elles se sentent chez elles.

En permaculture, on les appelle « spontanées », un signe de la tentative d'établir un dialogue de nature différente avec elles, sans abandonner la lutte pour certains espaces car les effets indésirables sur les cultures, à qui la permaculture réserve aussi une place pour penser des systèmes hautement productifs, sont évidemment bien réels.

Cependant, les mauvaises herbes ont eu un destin linguistique façonné non seulement par l'agriculture qui tentait de les combattre, mais aussi par la poésie qui les regardait avec plus d'intérêt. Elles sont devenues à force d'une littérature qui s'intéresse aux marges, aux plus faibles,

1 Poiesis in action: doing without knowledge, Andrew Pickering, conférence « weak knowledge: forms, functions, and dynamics », goethe university, frankfurt, 2-4 july 2017

2 Avec de notables exceptions, comme celle de la thèse soutenue en 2019 à Irvine, Californie, de Juliet Norton, également diplômée en permaculture : Information Systems for Grassroots Sustainable Agriculture

3 Ce nom est de moi, Pickering opte pour Poiesis, et discute d'autres acceptions possibles

4 Transforming knowledge systems for life on Earth: Visions of future systems and how to get there, Ioan Fazey et al, Energy Research & Social Science, 70 (2020)

5 Voir Léo Coutellec, La science au pluriel, Quae, 2015

aux délinquants, des métaphores des humains qu'on ne laisse pas se développer, dont on se méfie, ou qu'on laisse à l'abandon : mauvaises herbes (Georges Brassens), herbes sauvages (Lu Xun), herbes folles (Alain Resnais) ou adventices (collection de romans gays et lesbiens). Pierre Senge en fait un moyen d'expression et une force de destruction de l'ordre établi⁶. Aujourd'hui une partie de l'agriculture a récupéré ces connotations, signes d'un rapport avec la nature en train de s'inverser : par exemple, la revue de la confédération paysanne de la Drôme s'appelle *La mauvaise herbe* et la malherbologie est une discipline qui étudie les mauvaises herbes (mais souvent pour les faire disparaître).

Le combat agricole, linguistique et scientifique contre les mauvaises herbes fait penser à l'injonction cartésienne de dominer la nature, et plus généralement aux façons, changeantes au cours de l'histoire, qu'on a eues de considérer la part sauvage du monde⁷. Il fait aussi penser à cette propension qu'a parfois la science à vouloir imposer un savoir hégémonique et à combattre ou récupérer sans toujours les reconnaître les savoirs vernaculaires. Ce n'est peut-être pas un hasard si les sorcières, qui concoctaient des remèdes et des bouillons à base d'herbes sauvages, étaient combattues sur le terrain de la connaissance avec autant d'ardeur que les adventices étaient combattues dans les champs⁸.

Contribuer à une relation différente avec les herbes sauvages dans les champs est à la fois un programme agro-écologique et un programme sur un dialogue sciences-arts-sociétés, donc un possible programme scientifico-artistico-politique pour la Fabrique des Questions Simples.

Ce programme tient en partie de la discipline écologique, qui a développé des connaissances importantes sur les plantes sauvages, leurs relations avec le sol, l'air, les autres êtres vivants. Des catalogues de plantes décrivant leurs besoins en fonction des espèces⁹ font penser aux cahiers de doléances au sens de Bruno Latour¹⁰, qui ne renierait pas cet emploi pour des acteurs non humains : la liste de ce qui permet aux plantes de subsister, leur territoire.

En retour, les plantes spontanées sont par conséquent des bio-indicateurs : si elles s'épanouissent sur un territoire, alors c'est que leurs besoins sont remplis, ce qui nous renseigne sur certaines qualités de l'environnement. Une sorte de langage des mauvaises herbes, comme nous avons construit un langage des fleurs en prêtant à celle ou celui qui les offre des émotions, des sentiments ou des intentions¹¹.

La bio-indication, c'est à dire l'utilisation de la présence d'êtres vivants comme instrument de mesure environnementale, est souvent utilisée en écologie pour avoir un indicateur de qualité des sols, de l'air ou de l'eau, du climat ou de la pollution. En ce qui concerne la bio-indication du sol par les plantes, il existe de véritables encyclopédies comme celles de Ellenberg¹² ou ses dérivées. Les paysans, de leur côté, se servent des plantes sauvages comme bio-indicateurs depuis sans doute des centaines d'années, et l'encyclopédie de Ducerf¹³ et son dérivé numérique¹⁴ sont des représentants de ce savoir vernaculaire et font débat dans la communauté scientifique.

6 Pierre Senges, Ruines de Rome, Seuil 2004

7 Virginie Maris, La part sauvage du monde, Seuil 2018

8 Mona Chollet, Sorcières, Zones 2018, où l'auteur rajoute une analogie avec les poils, chassés du corps féminin comme les herbes sont chassés des champs, pour en faire un corps lisse et maîtrisable. La domination de la Nature par la Science, dans plusieurs textes de scientifiques célèbres, est explicitement associée à la domination masculine.

9 Voir par exemple Baseflor, ou Ecoplant.

10 Bruno Latour, Où atterrir, La découverte 2019

11 Charlotte Latour, Le langage des fleurs, Audot 1833

12 Ellenberg, H. 1948. Unkrautgesellschaften als Maß für den Säuregrad, die Verdichtung und andere Eigenschaften des Ackerbodens. Ber. Landtechnik 4: 130-146

13 Gérard Ducerf, encyclopédie des plantes bio-indicatrices, Promonature, 1992

14 <https://verdeterredigital.fr/soildiag/>

Rassembler des connaissances hétérogènes, les évaluer, et s'en servir pour donner une nouvelle dignité aux mauvaises herbes, celles d'un instrument low tech d'analyse environnementale, définir les territoires des uns et des autres pour pouvoir cultiver efficacement sans détruire, prendre sa place tout en laissant la sienne au monde sauvage, c'est un des programmes, mêlant botanique, agronomie, écologie, évolution, philosophie, et informatique auto-évanescente¹⁵, pour cette Fabrique en herbe, dont peut-être le lecteur pensera à ce stade qu'elle file un mauvais coton.

15 Libre traduction de « Self-obviating », idée définie dans « Self-obviating systems and their application to sustainability », B Tomlinson, J Norton, EPS Baumer, M Pufal, B Raghavan, iConference 2015 Proceedings, et qui consiste à construire des outils informatiques qui améliorent l'autonomie des utilisateurs au lieu de les rendre dépendants, idée proche de la « convivialité » de Ivan Illich. Les outils auto-évanescent contiennent par conception les éléments qui permettent de s'en passer, et plus ils sont utilisés, plus ils deviennent inutiles.